

## LES ORIGINES DU GOBINISME EN ALLEMAGNE

D'APRÈS DES LETTRES DE RICHARD WAGNER

ET DE M<sup>me</sup> COSIMA WAGNER

La collection Gobineau, à la Bibliothèque universitaire et régionale de Strasbourg, contient, entre autres documents du plus haut intérêt, la correspondance de Richard Wagner et de sa femme, M<sup>me</sup> Cosima Wagner, avec le Comte de Gobineau.

Cette correspondance comprend deux lettres de Wagner et vingt-huit de sa femme ; ces dernières sont les plus intéressantes ; les réponses de Gobineau manquent presque toutes.

Les extraits que nous donnons ici montrent en quelle estime Wagner tenait l'œuvre totale de Gobineau et éclaireront d'un jour nouveau les origines, si discutées, du gobinisme en Allemagne. Le texte n'en a été publié, jusqu'à présent, que dans la seconde partie de la biographie allemande de Gobineau, éditée par le professeur Ludwig Schemann, à l'occasion du Centenaire, en 1916.

RICHARD WAGNER A GOBINEAU (1)

*Villa Pr. Gangi — Piazza Porazzi — Palermo*

(Cachet de la poste : 11 février 1882, — timbrée à l'arrivée à Rome :  
13 février 1882.)

Très cher et très honoré ami !

Je vois qu'il faut que j'intervienne moi-même pour faire entendre une voix d'homme au milieu des femmes.

D'après ce que je puis conclure de tout ce qu'on me dit, vous vous êtes plu chez nous et votre séjour vous a été bienfaisant.

(1) Lettre traduite de l'allemand.

Quant aux effets de vos changements ultérieurs de séjour, je n'en ai pas appris des choses bien satisfaisantes. « O Zeus ! pourquoi as-tu créé des femmes ! » s'exclame Étéocle dans Eschyle. Il semble qu'à Rome elles soient furieuses et aussi ailleurs plus entêtées que dévouées : soit ! Vous ne voulez pas rester à Rome au printemps ? Très bien ! vous voulez, en été, aller assister aux représentations de *Parsifal* qui seront données en août et vous voulez partir à une époque où, ni vous ni nous ne pouvons vous posséder, puisqu'à cause des répétitions le tourbillon nous séparera de tous nos amis déjà en juillet. Nous pensons retourner à Bayreuth le 15 mai au plus tard. Mais nous vous invitons à venir vous installer déjà plus tôt à Wahnfried ; tout le service y est organisé pour vous. Joukowski aussi s'offre à mettre à votre disposition dans sa maison un appartement tout à fait indépendant. Quant à votre besoin de société féminine, nos innombrables filles y satisferont dès le mois de mai. Mais, en outre, au milieu d'avril nous passerons par Rome dans l'unique but d'aller vous y chercher et de vous enlever dans notre wagon-salon. Nous nous dirigerons alors lentement vers le Nord et conclurons à Venise le bail d'un superbe, et aussi pour vous, vaste appartement dans lequel nous irons, de Bayreuth, nous installer au commencement de la saison rude, pour donner l'année suivante de nouvelles représentations en Franconie supérieure. Choisissez ! Essayez donc une fois de ne plus aller à Schanameh (c'est ainsi, je crois, qu'on nomme cette localité d'Auvergne) (2). « O Zeus ! pourquoi, etc... »

Soyez bon ! Le mieux serait de venir chez nous tout de suite. Je puis vous envoyer Schnoppauf !

Votre

RICHARD WAGNER.

*Monsieur le Comte de Gobineau, Via Solferino, 9 — à Rome  
— Italie.*

MADAME COSIMA WAGNER A GOBINEAU (3)

Bayreuth, 20 novembre 1880.

... J'ai lu *la Renaissance* et ce qui vaut mieux, mon mari l'a

(2) Il s'agit de la localité de Chaméane (Fuy-de-Dôme), où la Comtesse de La Tour possédait un château. Wagner donne à ce mot, en manière de plaisanterie, un aspect persan.

(3) Ces lettres ont été écrites en français ; d'où la tournure de certaines phrases et l'orthographe de certains mots.

lue, et il en a l'esprit tout rempli. Il admire l'idée qui vous a inspiré ce beau travail, il est frappé de l'originalité et de la vie des caractères, et il trouve que certaines scènes (celle de la mort de Properzia par exemple) sont de vrais chefs-d'œuvre. Il a suivi, avec le plus vif intérêt, le développement de certaines natures comme celles de Macchiavelli, (*sic*) de Michel-Ange, et il a trouvé tant de plaisir à l'entretien du Titien et de l'Arétine qu'il nous en a fait lecture hier soir. Pour moi, je voudrais vous serrer la main et vous remercier pour la pureté et la beauté de certaines figures : Raphaël, Béatrice, je les vois par vos yeux désormais. « La douleur du renoncement, les joies du détachement » (je cite de mémoire, tout mon monde lisant ce volume), cette pensée m'a accompagnée en route et m'a fait beaucoup songer sur la résignation et l'exaltation, sur la vertu et la sainteté. Je sais peu de scènes qui m'aient autant touchée que celle du moine et des deux femmes de la maison Borgia. Et comme Savonarole, comme Jules II sont vrais et vivants, et comme il y a lieu de savoir gré à votre don de poète, et de n'avoir point cédé devant votre conception philosophique du sujet. J'en suis fâché, puisque c'est pour vous déplaire, cher Comte, mais vous avez été très impartial, et vous avez sauvegardé, comme votre Titien, la « fierté de la vie réelle ». Vos personnages historiques ne sont pas plus flattés que les portraits des grands maîtres, et, si j'ai deviné vos sympathies, je ne les ai pas vu tomber sur moi, et je me suis senti la liberté d'aimer le Titien vénal, envieux, mais naïvement franc, autant que les héros de votre prédilection...

Recevez tous mes remerciements pour les belles heures que nous vous devons et pour des impressions durables de la plus haute valeur. Mon mari vous serre la main...

COSIMA WAGNER.

MADAME COSIMA WAGNER À GOBINEAU

Bayreuth, 21 décembre 1880.

S'il est difficile d'écrire quand on n'a rien à dire, il est presque impossible de le faire quand il y en a trop sur le cœur. Or Amadis, Urgande, Briolanie, Oriane, Gandalin, Michel-Ange, Titien, le Connétable et tant d'autres se pressent dans mon imagination quand je pense à vous, que c'est comme un tournoi aérien et fantastique, une mêlée paisible, une exubérance de vie

silencieuse, à laquelle je ne saurais mettre bon ordre pour vous la faire passer en revue qu'avec beaucoup de temps, et le temps n'existe pas dans la solitude. Mais je vous dirai tout à l'heure l'emploi de ma journée, tout comme si c'était très intéressant ; à présent je vais parler d'Amadis et vous dire que mon mari l'a lu avec beaucoup d'intérêt, mais qu'il est plus l'ami de *la Renaissance* parce que les vers français et leurs syllabes comptées, qui excluent le rythme, lui sont un peu étrangers. Mais tout ce qui est idée, comme le prologue, lui a beaucoup plu. Pour moi, j'ai pris autant de plaisir à la forme qu'aux situations et aux caractères, il me semble que vous avez tiré un parti nouveau de la langue française, et je trouve par exemple la chanson de Gandalin et la réponse de Galaor vraiment ravissantes. De même l'arrivée d'Urgande au couvent et son chant. La douce résignation de Briolanie m'a charmée et le fier renoncement d'Oriane m'a fait entrevoir ce que serait la seconde partie. Mais à ce propos, permettez-moi de vous communiquer une mienne curiosité : je me demande si vous maintiendrez, pour la suite, le ton de l'entrée en matière, et qui rappelle la manière de conter d'Arioste, de Wolfram et de Chrétien de Troyes ? — Sur cette indiscretion je quitte *Amadis* et me trouve bientôt auprès de Michel-Ange, le « renoncement et les peines voulues » y mènent vite. Vous me passez, j'espère, cher Comte, ma façon toute personnelle de prendre les choses, je n'ai pas l'ombre de ce que les Allemands nomment *objectivité*, et je vais même jusqu'à me figurer que les femmes n'en ont pas besoin, Donc, je vais vous raconter que j'étais fort accablée un jour, et prise de ce marasme où la Foi, l'Espérance et la Charité semblent anéanties à jamais ; il me restait encore à lire la dernière scène de *la Renaissance* ; je pris le livre en mains, me défiant même de cet ami éprouvé, et je lus avec effort d'abord, et puis avec une passion croissante, jusqu'à des larmes d'attendrissement. *Die Thräne quillt ; der Himmel hat mich wieder !* (4) me dis-je en ne me séparant des deux augustes représentants de tout ce qu'il y a de sublime dans l'humanité que pour y revenir, lire cette scène à ma fille, en parler avec mon mari. Je trouve admirable, à tous les points de vue, que vous ayez clos cette époque par ce dernier soir de la vie du plus grand artiste, et que tout en nous faisant assister à

(4) Les larmes coulent ; le ciel me possède de nouveau.

la décadence qu'une grande personnalité ne saurait, hélas ! arrêter, vous nous montriez le héros sous le jour de son immortalité et dans la bienheureuse transfiguration qui le rendit digne de l'adoration d'une femme incomparable. Et comme vous lui avez bien fait expliquer son tempérament ; il faut, je crois, avoir vécu avec le génie pour apprécier la vérité des détails de toutes les scènes où vous faites paraître Michel-Ange ! L'abattement, le découragement profond de Machiavelli, la sérénité de M. A. (*sic*) ont démontré ce que je savais, à quoi mène la politique et à quoi l'art, et il y a dans ce dialogue des deux illustres Florentins toute la mélancholie (*sic*) amère des choses réelles et toute la paix des choses vraies. Ce qui m'a beaucoup frappée aussi, c'est le courage de poète que vous avez eu de nous montrer Savonarole dans toute l'énergie de l'ineptie (*sic*), pour ensuite nous le présenter dans le souvenir de ceux qui lui survécurent, et nous faire sentir par là l'action imprescriptible de la conviction scellée du sang du martyr. En sens inverse, nous assistons à la popularisation de l'art, de Jules frappant le Cardinal qui doute de Michel-Ange, par Léon X qui aime le luxe jusqu'à Corrège malmené par les moines et jugé par un connaisseur, quel chemin on a fait, et comme l'on comprend que l'art est une efflorescence qui doit dépérir infailliblement quand ses racines, « l'honneur, l'amour, la liberté » sont attaquées.

Et, au milieu de tout cela, Properzia qui se meurt d'amour et se fait et Titien qui se moque de tout, déblatère contre tous et n'en est pas moins grand ! C'est vous, cher Comte, qui à Venise faisiez fi de l'impartialité, et c'est moi qui, à cette scène du Titien et de l'Arétin, ai reconnu que vous l'aviez, comme tous les vrais poètes, qui ne sont pas là pour émettre des opinions, presque toujours sujettes à erreur, mais nous montrer ce que nous ne verrions pas sans eux, ce que les meilleurs savent mais ne connaissent point, ce que l'on ressent et ne peut exprimer. Par exemple, la situation du Connétable de Bourbon et ses sentiments, la mort de Raphaël par suite d'excès, disent les nigauds et les dictionnaires, dans la passion forcée du travail, dit le poète, qui sait que les grandes œuvres ne sont pas le fait des natures sensuelles ; l'abaissement graduel d'une époque qui déjà voyait une de ses plus belles productions, G. Bruno, languir dans le cachot qu'il ne devait quitter que pour le bâcher et la toujours

plus haute élévation de celui qui en représentait l'Idéal. Comme la mort de Raphaël et l'impression qu'elle produit sur M. Ange (*sic*) sont émouvantes, et comme c'est bien ainsi qu'un grand homme peut en pleurer un autre. Beethoven eût, de même, pleuré Mozart.

... Je viens de relire les épanchements de Briolanie et d'Oriane et j'en ai une toute douce émotion et comme si c'étaient deux êtres à moi bien connus que je venais de rencontrer et d'épier en leur expansion. Si je n'étais convaincue que toute belle œuvre, comme toute action bonne, se rémunère par elle-même, je me demanderais comment vous remercier de toutes les bonnes heures que vous avez données, et nous donnerez encore, car *les Pléiades* et les *Nouvelles Asiatiques* vont figurer sur la table de Noël de mon mari, et je sais d'autres tables sur lesquelles figureront *Amadis* et *La Renaissance*.

... Puisse-t-elle [la nouvelle année] vous apporter toute la satisfaction que les hautes facultés et les dons que la nature vous a départis vous réservent. Se connaître soi-même est, en certains cas, fort rare ; il est vrai, la compensation à la connaissance que nous sommes forcés de prendre d'autrui aussi ; je vous souhaite cette compensation dans toute sa plénitude.

... Je ne saurais vous dire combien j'ai été touchée par la bonté avec laquelle vous m'avez exposé le cours de votre vie intellectuelle, et avec quelle admirative sympathie je vous ai suivi. J'ai compris votre idée-mère, je l'ai communiquée à mon mari, et tous deux nous nous sommes rendu compte de ce que devaient en avoir fait nos contemporains. Peu de personnes, je crois, ne sont aussi à même de vous suivre que nous. Car n'est-il pas extraordinaire qu'après des succès que beaucoup sans doute lui envient et qu'avec une renommée incontestée aujourd'hui, mon mari se sente aussi seul qu'il y a quarante ans, et que notre vie ressemble à celle d'un cloître...

MADAME COSIMA WAGNER A GOBINEAU

Bayreuth, le 16 janvier 1881.

« Faut-il que j'aie rencontré si tard le seul écrivain original que je connaisse. »

« Je ne dévore pas les *Nouvelles asiatiques* parce que je les savoure. »

« J'y découvre des charmes tout nouveaux à la langue française. »

« Foin des *Mille et une nuits* ! »

Tels sont, cher Comte, les propos que j'entends tenir à mon mari depuis le nouvel an, ceux-là et bien d'autres encore ! Je sais que je vous contrarie énormément en vous disant cela, car vous avez certaines de vos œuvres en un certain mépris, mais comme nous ne le partageons pas, mais pas du tout, et comme nous sommes tout aussi obstinés qu'Ottar Jarl et sa descendance, comme je vais vous parler de ceux-ci tout à l'heure, et qu'il est juste que la femme vienne après le mari, il faut que vous teniez bon un moment. Donc, mon mari est tellement captivé par vos *Nouvelles* qu'il les lit d'abord pour lui et puis en commun avec nous. Je ne connais encore que l'illustre magicien, mais quitte à vous fâcher, je vous préviens, cher Comte, que je partage de tous points la passion de mon mari pour ce récit, et que d'un seul et même sentiment sur tout, nous ne discontinuons pas à votre endroit. Pendant la lecture à haute voix mon mari nous a fait remarquer les beautés poétiques de la nouvelle, entr'autres le rare bonheur avec lequel vous avez fait connaître le sens des révélations du magicien par l'impression qu'elles produisent sur Kassem, le dialogue si court et si émouvant du mari et de sa femme, le retour de sa sœur : « Nous sommes bien malheureux », la première impression de Kassem en se mettant en route, l'oubli apparent d'Amyneh. Quant au dénouement, nous nous demandions hier si Kassem n'aurait pas dû succomber à sa curiosité, s'engloutir avec le magicien, et Amyneh se mourir d'attente et de langueur. Mais ce n'est pas là une critique, c'est une manière de vous montrer combien nous avons partagé les douleurs de vos personnages. Et, une fois que les émotions tragiques ont vibré, il est difficile à l'art d'admettre les dénouements heureux, comme on aime à les rencontrer dans la vie où ils sont un renouveau, un recommencement de combats et d'épreuves, une préparation harmonieuse à la solution finale.

... Hier nous avons lu *la Danseuse de Shamakha*, et il m'est arrivé avec elle à peu près ce qui m'était advenu avec la dernière scène de *la Renaissance* ; j'étais oppressée par un monde de

pensées ? non, de sentiments ? — non, plus — comment dire ? de mouvements intérieurs douloureux et agités, se dirigeant en tumulte vers l'océan inconnu, auquel tout aspire en ces moments ; eh bien, la bénédiction d'Omm Djéhame proférée sur l'amante de Juan a tout apaisé comme par enchantement ; car l'enthousiasme, qui met beaucoup de personnes hors d'elles, est pour ainsi dire mon élément de vie.

#### MADAME COSIMA WAGNER A GOBINEAU

Bayreuth, 10 février 1881.

... Vous croyez, cher Comte, que je ne connais pas dans toute sa profondeur le mépris que vous avez pour notre temps. Si je ne l'avais su, deviné et connu à vos écrits, je ne me fusse jamais autant laissé aller. « Je n'attends rien du monde, et j'ai appris à désespérer », disait sur ses vieux jours Goethe que les badauds affublent du calme olympien, ne comprenant rien à la sérénité du génie. Car l'intelligence est heureuse par elle-même et les souffrances aiguës appartiennent aux phases de l'espérance. Quand on a appris à désespérer, on a peut-être résolu le problème de la vie, trouvé le mot de l'énigme et roulé le sphinx dans l'abîme !

#### §

C'est en novembre 1876, à Rome, que le Comte de Gobineau rencontra Richard Wagner pour la première fois. L'écrivain français venait de faire un grand voyage à travers l'Europe avec l'Empereur du Brésil, Don Pedro II. A cette époque, Wagner, après avoir inauguré le théâtre de Bayreuth, se reposait à Rome.

Il semble que cette première rencontre ait eu le caractère d'une visite de politesse et ne fut qu'un premier contact ; mais, quatre ans plus tard, Gobineau, qui s'était retiré en Italie après sa mise à la retraite, rencontra Wagner à Venise. Cette fois Gobineau parut se livrer et Wagner le découvrit. L'originalité de son partenaire lui fut révélée d'une façon curieuse. On parlait de *Don Quichotte* ; Gobineau dit brusquement : « Cervantès a commis là une mauvaise action ! » Et, devant Wagner stupéfait, il continua à soutenir son

paradoxe ; il reprocha à Cervantès d'avoir fait rire aux dépens d'un homme de cœur et d'honneur. Le musicien se mit à lire avec passion les œuvres de ce causeur qui venait de l'étonner si fort ; il se trouva qu'elles embrassaient les problèmes qui, à cette époque, obsédaient la pensée du grand musicien ; il médita sur Gobineau et l'invita à Bayreuth, puis, par deux fois, à sa villa de Wahnfried aux printemps de 1881 et 1882.

On peut affirmer que Wagner éprouva dès lors et jusqu'à sa mort l'enthousiasme le plus complet pour Gobineau, son œuvre et sa personnalité. C'est peu avant la mort de ce dernier (1882) que Wagner lui présenta le jeune professeur Ludwig Schemann, wagnérien enthousiaste qui, de plus, s'était fait remarquer par une belle étude sur Schopenhauer. Wagner lui fit partager son admiration pour Gobineau.

Ludwig Schemann rapporte en ces termes cette révélation et la mission que Wagner lui confia :

Richard Wagner fut le premier qui m'ait parlé de Gobineau et sur le ton d'un débordant enthousiasme. Il ne pressentait pas alors ce que ce grand mort devait un jour devenir pour moi. Mais, quand je me reporte aujourd'hui à ces heures sacrées, je ne puis les interpréter autrement que de la façon suivante : « Il me semble que Wagner m'a conduit vers ce solitaire, abattu loin de tous les humains avec son drapeau de vérité, et m'a dit : Sauve-le ! »

Dès la mort de Wagner (1883), Ludwig Schemann devait entrer en campagne pour la mission qui lui avait été proposée : travailler à la gloire de Gobineau, à la diffusion de toute son œuvre, sans aucune arrière-pensée de propagande politique et, cela, selon les directives wagnériennes ; nous en avons la preuve en examinant rapidement le prodigieux travail du futur président de la *Gobineau-Vereinigung* (Société Gobineau), fondée dix ans plus tard, en 1894.

Le prestige de Wagner, un oracle en Allemagne à cette époque, l'enthousiasme de Schemann, son labeur persévérant, voilà l'origine du gobinisme en Allemagne. Le nom

de Gobineau apparaît dès lors magique pour les wagnériens et tous, ou à peu près tous, deviennent gobinistes.

Toutefois, la pensée de Gobineau était-elle en harmonie complète avec celle de Wagner ? Nous ne le croyons pas. Schemann lui-même, qui atténue certaines divergences, les avoue et on doit même reconnaître que, dans le grave conflit qui devait séparer plus tard Nietzsche de Wagner, il est bien probable que la pensée de Gobineau aurait été rejoindre celle de Nietzsche.

M<sup>me</sup> Elisabeth Förster, la sœur de celui-ci, raconte qu'un jour son frère, attentif aux moindres incidents de la cour wagnérienne, apprit avec un vif intérêt que Gobineau s'était élevé énergiquement contre *Parsifal* et Wagner (*Vie de Nietzsche*).

Il est un fait certain : Wagner croyait à la régénération de l'humanité du fait du peuple, par l'art ; Gobineau a toujours cru à sa déchéance irrémédiable, du fait de l'abaissement des élites ; et il était, à la fin de sa vie, plus pessimiste que jamais.

Quoi qu'il en soit, ces divergences n'ont que très peu transpiré ; Wagner professait ouvertement une admiration complète pour Gobineau ; il l'appelait comme collaborateur au *Bayreuther Blätter* et l'annonçait dans une magnifique préface à un article sur la situation européenne. Enfin le premier article qui parut après la mort de Gobineau sur son œuvre fut signé Hans von Wolzogen, le directeur du journal wagnérien.

Comment et dans quel sens se manifesta l'activité du professeur Schemann après la mort de Gobineau ? Il décida de connaître à fond son nouveau Dieu. Il s'enquit auprès des familiers de Gobineau, auprès de la Comtesse de La Tour, héritière des manuscrits, auprès de la famille du défunt, auprès des éditeurs. Les œuvres de Gobineau étaient tombées dans l'oubli ; aucun éditeur n'était disposé à en faire des rééditions et les volumes non épuisés ne se vendaient pas. C'est alors que Schemann décida d'entre-

prendre des rééditions à ses frais, d'accord avec M<sup>me</sup> de La Tour. La première manifestation de son activité fut l'édition d'une des œuvres de Gobineau que Wagner préférait, l'épopée d'un héros : *Amadis* qui fut éditée chez Plon, à un nombre restreint d'exemplaires, en 1887. Quelques années plus tard, M<sup>me</sup> de La Tour céda les manuscrits et les droits à la Société Gobineau que Schemann fondait, en 1894, sous le patronage des wagnériens Ph. von Eulenburg et Hans von Wolzogen. Tous les wagnériens allemands et étrangers en firent partie ; parmi les membres français on peut citer Edouard Schuré, Paul Bourget, adhérents de la première heure, Albert Sorel, et bien d'autres.

Dès lors le mouvement gobiniste gagnait du terrain en Allemagne et commençait à attirer l'attention de quelques Français. André Hallays le signala, le 6 octobre 1899, dans le *Journal des Débats*. En 1898, Schemann traduisit l'*Essai sur l'Inégalité des races humaines* et, peu après, il publiait en français, puis traduisait en allemand la tragédie, *Alexandre le Macédonien*, qui était représentée, à Weimar, en 1903.

En même temps, il entreprenait la traduction de *La Renaissance*, qui devait avoir en Allemagne un prodigieux succès, puisqu'à l'heure actuelle on compte de cet ouvrage plusieurs traductions et au moins cinq ou six éditions de luxe.

C'est donc bien un enthousiasme collectif des wagnériens fidèles à la pensée du Maître qui poussa les Allemands, sous la direction de Schemann, à lire, vers 1882, l'œuvre de Gobineau, et, comme elle comporte d'incontestables beautés, à l'apprécier.

Vers 1900, il se passa un fait qui allait obscurcir aux yeux des Français la véritable origine du gobinisme en Allemagne et les intentions de la *Gobineau-Vereinigung* (car il n'y eut qu'une seule Société Gobineau, contrairement à ce que l'on a pu dire), lesquelles étaient la fidélité à la mission donnée par Wagner à Ludwig Schemann. Ce fait capital

dans l'histoire du gobinisme est la publication en Allemagne du livre de Steward Houston Chamberlain (un Anglais qui devait épouser plus tard une fille de Wagner et se faire naturaliser Allemand en 1914) : *Les Assises du XIX<sup>e</sup> Siècle (die Grundlagen des XIX<sup>e</sup> Jahrhunderts)* livre édité en 1899 et dont le succès fut prodigieux (il fut tiré à 100.000 exemplaires et traduit en français par Robert Godet (Payot, éditeur).

C'est un ouvrage à forme historique d'une valeur certaine, mais écrit de manière à justifier la mission providentielle de l'Allemagne dans le monde ; le pangermanisme a toujours existé, il préexistait à la guerre de 1870, qui lui donna plus de force encore, et l'expansion prodigieuse de l'Allemagne tant en richesse qu'en population, qui suivit cette guerre, ne pouvait qu'ancrer chez les Allemands l'idée qu'ils constituaient un peuple d'élite.

Chamberlain, dans son ouvrage, leur expliquait qu'il en était bien ainsi par la genèse historique, qu'il existait encore de vrais Germains pure race en Allemagne et que c'était à eux de ne pas déchoir et de prendre en mains les destinées du pays. Mais ce livre ressemblait prodigieusement à l'essai sur *l'Inégalité des races humaines*, pessimisme en moins, puisque Gobineau parle des Allemands « archi-mêlés » et ne trouve sur la terre que très peu d'Ariens Germains disséminés par-ci par-là ; et Hagens Kretzer pouvait dire (*Gobineau, Nietzsche et Chamberlain*, Frankfurter Zeitung, 2 juillet 1902) que le livre de Chamberlain eût été simplement impossible sans Gobineau.

Evidemment, il n'en fallait pas plus pour que les Allemands, déjà familiarisés avec l'écrivain français et portés à l'admirer, ne le considérassent comme un génial précurseur. Malgré tout, on le verra par la suite, jamais la société Gobineau n'aiguilla son œuvre dans ce sens ; bien au contraire, elle persévéra dans son programme qui était de tirer de l'ombre, en France même, par les rééditions françaises, l'œuvre totale de Gobineau. Nous en avons la preuve par les publications suivantes :

Réédition de *les Religions et Philosophies dans l'Asie centrale* chez Leroux, avec une longue et curieuse préface de Schemann, qui a été maintenue dans l'édition Crès, en 1900.

Dans *La Revue des Deux Mondes* en 1902, *Lettres de Mérimée à Gobineau*, et la même année, tragédie en vers, inédite, *Alexandre le Macédonien* ; traduction en allemand de cette tragédie l'année suivante ; *Deux études sur la Grèce moderne*, en 1905 chez Plon et la même année *Trois ans en Asie* chez Leroux ; en 1907, *La Troisième République française et ce qu'elle vaut* (Plon) ; en 1909, la *Correspondance Tocqueville-Gobineau* (Plon) ; en 1911, la *Correspondance Gobineau-Keller* (Trübner) ; les *Nouvelles Asiatiques*, en 1913 (chez Perrin) ; *Adélaïde*, en 1914, à la *Nouvelle Revue Française*, enfin la même année et à la même librairie, *Mademoiselle Irnois*.

La guerre interrompit la publication de ce dernier ouvrage et ne permit pas celle de *Ternove*, qui ne fut édité, chez Perria, qu'en 1919.

On voit nettement que l'œuvre de Schemann n'avait aucune arrière-pensée politique ; ce n'était qu'un admirateur passionné de Gobineau, que Wagner lui avait révélé. Ce mysticisme particulier lui fit consacrer sa vie entière à l'œuvre de notre compatriote.

Pendant que paraissait le livre de Chamberlain, Ernest Seillière écrivait son premier ouvrage consacré aux théories impérialistes ; il était intitulé *Le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique* et il parut en 1903. L'œuvre de Gobineau y était étudiée et surtout *l'Essai* ; il contribua singulièrement à attirer l'attention des Français sur Gobineau, mais singulièrement aussi à implanter cette idée que l'Allemagne ne cultivait le gobinisme qu'avec des arrière-pensées impérialistes. Seillière critique *l'Essai* surtout par le détail ; il ne semble pas s'être aperçu que, dans cette œuvre qui représente l'humanité mue par le dynamisme de la race, la plupart des impérialismes pouvaient chercher, vaille que

vaille, leur apparente justification. Il n'est que d'interpréter les textes selon ses désirs. (L'un des Français qui comprit le mieux Gobineau, M. Robert Dreyfus, ne s'y est pas trompé ; il signala le fait dans ses conférences, en 1905). C'est ainsi que, dès 1856, un an après la publication de la seconde partie de *l'Essai*, une traduction en langue anglaise parut, à Philadelphie, sous la direction d'un certain Hotz, propriétaire d'esclaves, qui prétendait trouver, dans cet ouvrage, une défense des théories esclavagistes. De nombreux Anglais découvrent aussi, dans *l'Essai*, la preuve de la supériorité des Anglo-Saxons et nous avons entendu affirmer, par des Hollandais, que Gobineau était un génial penseur parce qu'il soutenait que la race néerlandaise était la plus aryanisée !

Ce qui est plus curieux encore, c'est de rencontrer des nègres gobinistes ; l'un d'eux, prônant l'art avant tout, soutenait — et effectivement cela est écrit dans *l'Essai*, moins crûment il est vrai — qu'il fallait avoir du sang noir dans les veines pour être vraiment artiste. Des champions de la démocratie dénichent, dans Gobineau, le principe le plus favorable à leur thèse, du fait que le mélange à l'intérieur des groupements nationaux a nivelé les individus et les classes ; des conservateurs, comme les disciples de Maurras, y voient un argument pour demander dans le pays l'élimination des éléments nocifs, non purement nationaux. Enfin, il y a deux ans, un bolcheviste gobiniste, nommé Bertreint, disciple du colonel Boukharine, invoqua à l'appui de la supériorité des races ayant adhéré au bolchevisme le Comte de Gobineau (article paru dans *la France libre*, le 28 juin 1923).

Bref, les Allemands sont en nombreuse compagnie pour se réclamer des idées gobiniennes. Mais, chez eux, le travail a été mené avec plus de méthode et d'habileté qu'ailleurs ; il s'appuyait sur une connaissance préalablement approfondie de l'œuvre tout entière.

Ne voit-on pas à l'heure présente les pangermanismes dits

racistes se prévaloir, eux aussi, de Gobineau pour expliquer d'une part la défaite allemande par la montée au pouvoir pendant la guerre et l'infiltration, dans tous les domaines de la pensée, des éléments non purement germaniques, infiltration particulièrement due à l'influence des Juifs et des Slaves et cause première de l'effondrement de toutes les énergies et, d'autre part, pour demander l'arrivée exclusive au pouvoir des Allemands de pure race ? Telles sont les idées de Hitler et de Ludendorff. Les intellectuels de droite combattent également au nom de Gobineau les démoralisantes doctrines des champions de l'esprit asiatique, des admirateurs de la philosophie hindoue et de l'École de Darmstadt, car l'auteur de *l'Essai*, parlant des relations de l'Europe et de l'Asie, n'a-t-il pas dit : « Il se produira dans ce grand marécage intellectuel quelque combustion nouvelle de principes, d'idées, de théories pestilentielles, et l'infection qui s'en exhalera se communiquera (une fois de plus) par contact, d'une manière plus ou moins prompte, mais certainement assurée » ; et enfin cette phrase définitive : « L'Asie est un mets très séduisant, mais qui empoisonne ceux qui le mangent » (*Trois ans en Asie*).

Encore un contraste bien piquant : les racistes gobinistes allemands sont antisémites, et de nombreux Juifs sont gobinistes ; la race juive n'est-elle pas celle qui, jusqu'ici, s'est maintenue le plus à l'abri des mélanges ?

Il serait facile de montrer encore, par bien des exemples, combien Gobineau a été exploité en vue d'affirmer des supériorités quelconques, mais on n'en finirait plus. Il nous semble avoir suffisamment établi que cette tendance : justifier une supériorité, n'a pas préexisté chez les Allemands au gobinisme, mais qu'au contraire le gobinisme a précédé, en Allemagne, l'idée d'en tirer parti, et qu'il est essentiellement né du mysticisme wagnérien.

Si nous jetons un coup d'œil sur l'œuvre des premiers gobinistes allemands depuis la guerre, nous en avons la confirmation absolue. La société internationale a été dissoute

en 1919, elle est maintenant purement allemande, son président Schemann a rendu ses droits à la famille Gobineau pour permettre les rééditions en France ; il s'occupe dans son seul pays de la gloire de Gobineau ; il s'en occupe avec ardeur, fidèle à la mission que lui confia le maître de Bayreuth. Son programme est le même qu'au début.

La société Gobineau actuelle a élu domicile chez l'éditeur Matthes de Leipzig, un gobiniste passionné, et il ne se passe pour ainsi dire pas de mois que de nouvelles éditions ne voient le jour. Ce sont depuis la guerre, traduits en allemand : *l'Abbaye de Typhaines, Adélaïde, Amadis, l'Aphroessa, Mademoiselle Irnois, Trois ans en Asie, Olaf Trygvason, Les Nouvelles Asiatiques, Les Religions et les Philosophies dans l'Asie centrale, Souvenirs de voyage, La Renaissance*, dont on prépare encore une édition dite monumentale, *Ternove*, et, en éditions illustrées, presque toutes les nouvelles séparées.

Qu'est-ce à dire, sinon qu'à la *Gobineau Vereinigung*, l'esprit de la première heure est jalousement conservé et que cet esprit est celui que lui a insufflé le génie de Wagner, passionnément enthousiaste de l'écrivain dont la puissante originalité de pensée et d'expression lui avait fait découvrir « des charmes tout nouveaux à la langue française » ?

LÉON DEFFOUX.